



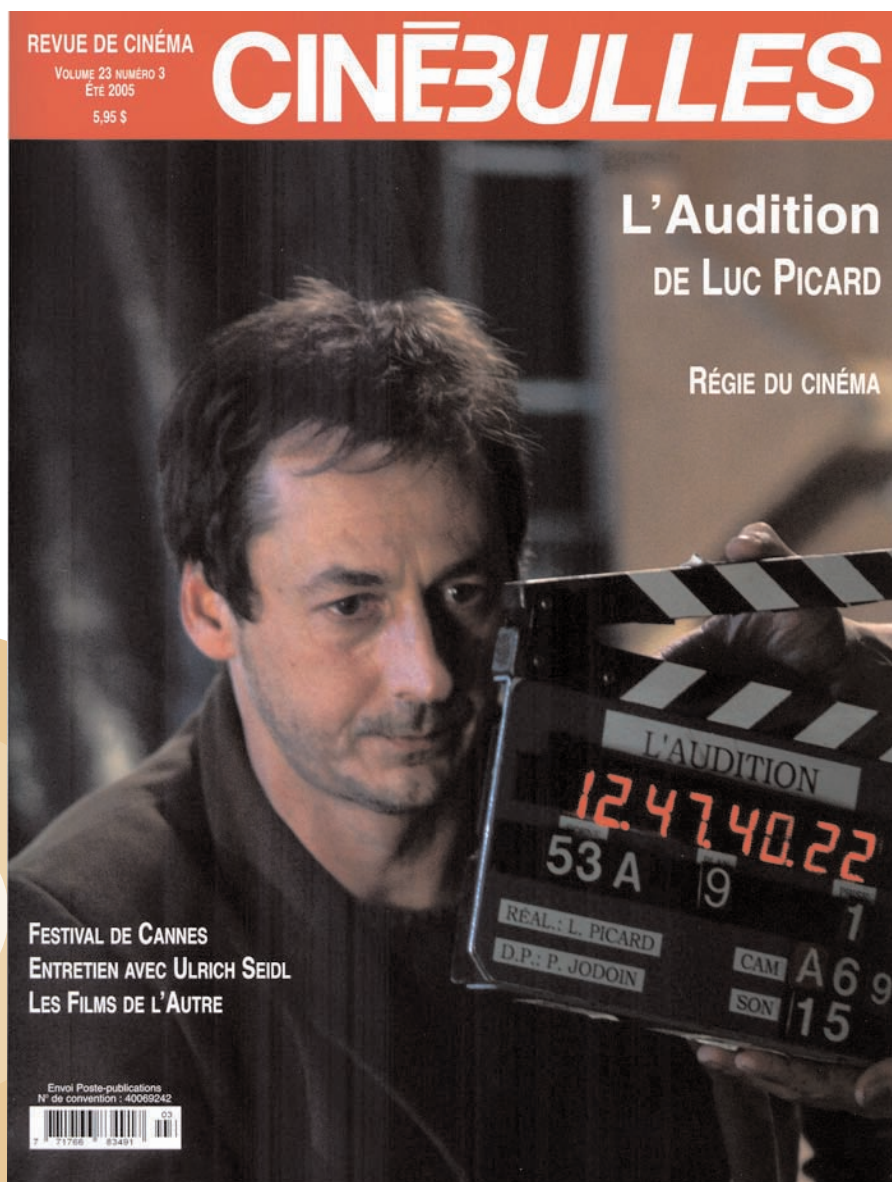
L'AUDITION

de Luc Picard

REVUE CINÉ-BULLES

Publiés initialement dans la revue *Ciné-Bulles*, voici un entretien avec Luc Picard et un commentaire critique sur son film *L'Audition*. Ces deux textes de Jean-Philippe Gravel sont mis gracieusement en format PDF à la disposition des enseignants inscrits au programme L'OEIL CINÉMA de l'Association des cinémas parallèles du Québec (ACPQ).

Toute reproduction ou utilisation dans un autre contexte est interdite sans l'autorisation de l'ACPQ.



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec

« *Le plus intéressant, c'est ce que j'écris sans m'en rendre compte.* » Luc Picard

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Luc Picard a souvent prêté son talent, sa présence faite d'un savant contraste — mot qu'il apprécie particulièrement — entre la vulnérabilité et la force, le volontarisme et la hantise. S'il a déjà été psychopathe (comme Moïse Thériault dans **Savage Messiah** ou le tueur en série Rochon dans **Le Collectionneur**), on le reconnaît surtout pour ses personnages tourmentés par leur révolte, parfois jusqu'à l'autodestruction (tel le journaliste alcoolique de **20 h 17 rue Darling**), ou jusqu'au sacrifice (tel le chevalier de Lorimier dans **15 Février 1839**), ou encore ce que d'aucuns appelleraient la clandestinité et le terrorisme (tel le felquiste d'**Octobre**), ou l'engagement social (tel Michel Chartrand dans la télé-série *Chartrand et Simonne*). De fait, cet acteur qui a souvent traduit le tourment et la volonté de personnages idéalistes ou fous (parmi lesquels se trouvent nombre de figures historiques) devait demeurer,



Luc Picard, le réalisateur, sur le tournage de **L'Audition** — PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

malgré le dépaysement géographique, en terrain connu en prêtant ses traits au héros imaginé par Gil Courtemanche dans l'adaptation de son roman par Robert Favreau, **Un dimanche à Kigali**, dont l'action plonge au cœur du génocide rwandais.

La couverture par ailleurs généreuse du tournage du film de Favreau n'était pas sans nous faire oublier que le cheminement intense de Luc Picard voyait en même temps s'ajouter les fruits d'un geste neuf et inédit pour lui : l'achèvement, et bientôt le lancement, d'un film qu'il a écrit et réalisé lui-même, **L'Audition**, qui sortira en septembre prochain. Pour *Ciné-Bulles*, il ne fait pas de doute que Luc Picard a investi, dans ce « premier long métrage », la même fougue un peu sombre, mais surtout fertile et intense,

qu'il prête à ses personnages : avec une générosité sans demi-mesure, et un talent manifeste de conteur qui prend le risque d'écouter son instinct comme de parler à celui de son public, afin de le plonger dans une mosaïque de destins toujours surprenants. Parmi ces destins : celui de son personnage principal, Louis, sorte de « cogneur à contrats » découvrant, par le biais de son désir d'être acteur, qu'une nouvelle vie, peut-être une chance de rachat, s'ouvre à lui, alors qu'il ignore encore qu'il est également sur le point de devenir père.

Nous avons parlé avec Luc Picard depuis le plateau rwandais du film de Robert Favreau : la connexion crépitante, et une admiration difficilement contenue pour son film à la fois efficace et d'une grande sincérité humaine, nous a incité par la suite à élaguer certaines parties de l'entretien afin de ne pas trahir d'avance les nombreuses surprises qu'aménage le film à son spectateur. Le lecteur se référera par ailleurs au « coup de cœur » qui suit cet entretien pour obtenir une appréciation plus détaillée de **L'Audition**, sans contester la plus importante découverte du cinéma québécois de l'automne.

Ciné-Bulles : Depuis quand portez-vous en vous le scénario de *L'Audition* ?

Luc Picard : J'ai commencé à l'écrire au mois d'août 2003, je n'avais alors aucune idée de ce que j'écrivais. Je n'avais rien décidé d'avance.

Quel en a été l'élément déclencheur ?

La première chose que j'ai écrite, c'était le texte qui allait devenir le texte de l'audition elle-même, mais à l'époque j'ignorais encore que ça allait être un texte d'audition, c'était simplement le discours qu'un père adresse à son fils. Et c'est parti de là, pendant deux mois environ.

Deux mois, ça semble court, quand on est un comédien très actif dans le métier...

À cette période, je n'avais pas de travail. Cela me permettait de prendre soin de mon fils, ce qui est bien, mais au reste je m'ennuyais un peu et c'est pour ça que je me suis mis à écrire.

La paternité familiale se double un peu de la paternité d'un film ?

Oui, c'est un heureux mélange. Je n'ai jamais décidé d'écrire quelque chose sur un sujet en particulier. Après avoir écrit le texte de l'audition, je me suis mis à écrire des scènes qui ne semblaient avoir aucun rapport entre elles. Les liens sont venus plus tard, mais j'ai commencé par écrire sans avoir quelque idée que ce soit. Alors c'est certain que ça a dû m'aider à écrire sur les choses qui me préoccupaient le plus : l'enfance, le jeu, mon métier.

J'imagine que les subventionneurs se sont impliqués assez tard dans le projet ?

Oui. En fait, il m'est arrivé quelque chose qui ne se produit jamais : une fois le scénario terminé, je l'ai fait lire à deux ou trois personnes, sans avoir trop d'attentes, et comme les réactions étaient vraiment bonnes et fortes, on a convenu de l'envoyer à un producteur dont l'enveloppe n'était pas encore comisée. Lorraine Richard a lu le scénario et m'a offert aussitôt de le réaliser, ce que j'ai accepté, avec beaucoup d'angoisse... Ce n'est qu'à ce moment qu'on a tout déposé à la SODEC, qui a bien aimé aussi. J'ai eu beaucoup de chance, de ce côté.

Votre passage à la réalisation n'était donc pas prémédité ?



Luc Picard, l'acteur, en « audition »
PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

« J'ai toujours entretenu l'idée qu'un jour je réaliserais un film, mais je n'y croyais qu'à demi parce que le jeu est vraiment ma première passion... »

J'ai toujours entretenu l'idée qu'un jour je réaliserais un film, mais je n'y croyais qu'à demi parce que le jeu est vraiment ma première passion et qu'aussi longtemps qu'il y avait du travail dans ce domaine, je ne me souciais pas d'autre chose.

Bien que l'écriture ait débuté avec des scènes sans lien apparent, on sent dans le film une grande volonté d'organiser les nombreux récits et personnages, grâce au hasard notamment.

J'ai été chanceux parce qu'ils ont tous trouvé leur chemin. Je n'ai pas voulu que ça paraisse trop volontaire dans l'écriture, mais il y a un paquet de boucles qui se sont ouvertes, vraiment par hasard, des liens que j'ai fini par pouvoir refermer. C'est ce qui donne à l'ensemble ce caractère touffu. Par exemple, j'ai toujours été fasciné par l'idée qu'un personnage puisse se trouver à 200 pieds d'une personne qui lui est très proche et ignorer complètement qu'elle peut être en train de vivre un événement tragique. Dans une ville, ces choses-là se produisent constamment.

Êtes-vous croyant ?

(rires) Je suis agnostique : je ne comprends ni les gens qui sont convaincus de l'existence de Dieu, ni ceux qui croient fermement qu'Il n'existe pas. Je n'ai aucune façon de savoir. Je pense seulement que si la vie peut être cruelle et tenir à rien du tout, on peut au moins, par le jeu et l'art, arriver à faire des petits miracles. On peut être victime du hasard, des gens meurent et souffrent, mais on peut aussi tenter de se construire des petites cohérences, qui permettent aux gens de se lier les uns les autres. Je crois que c'est ce que j'aime le plus dans la vie.

Parlant de petits miracles, il semble y en avoir beaucoup dans le film, des bons comme des mauvais. Considérez-vous votre film comme un film réaliste ou comme un film lyrique ?

Entre les deux; les dialogues sont faits pour être hyperréalistes, je les ai beaucoup travaillés dans ce sens. J'ai vraiment tout écrit, les points de suspension, les hésitations. Maintenant, le fait qu'un « collecteur » décide de devenir acteur à l'âge de 40 ans, ça, ce n'est pas réaliste. Comme on trouve dans le film des événements qui tiennent davantage de la fable.

D'où vient l'idée d'avoir fait de Louis, votre personnage, un type interlope qui administre des

EN COUVERTURE

Entretien avec Luc Picard

L'Audition

« corrections » à des inconnus sur commande? Des choses observées dans la vie, ou plutôt dans les films?

Juste l'idée du contraste : de projeter un personnage issu de ce milieu-là dans un univers de théâtre. J'aurais pu aussi bien en faire un plombier, mais le contraste aurait été moins marqué. Or, dire que ce n'est pas réaliste ne veut pas dire que ce n'est pas probable. Tout est probable dans mon film, il n'y a rien d'impossible. J'aimais l'idée de prendre quelqu'un qui, sans avoir trop de culture, se découvre un potentiel d'acteur parce qu'il a entretenu ce rêve-là depuis qu'il est tout jeune. Ça me semblait beau comme idée.

Son coach, que l'on voit échouer lors d'une audition à l'ouverture du film, mais qui s'avérera d'un grand support dans l'entraînement qu'il dispensera à Louis, est-il conçu pour qu'on croie qu'il est piètre acteur, mais bon pédagogue?

Non, c'est un bon acteur, et il fait une bonne audition au début. C'est plutôt le metteur en scène [interprété par Robert Lepage] qui est un peu idiot de lui dire, par exemple, qu'il voudrait « voir des larmes » pour exprimer une émotion, alors que ça n'a aucun rapport.

Que diriez-vous de la tirade anthologique d'Alexis Martin, lorsqu'il se commande une frite et une poutine au restaurant?

C'est autobiographique : quand je vais quelque part où les frites sont bonnes, je suis toujours déchiré... Vous connaissez cette scène de **Five Easy Pieces** où Jack Nicholson veut se commander des toasts au restaurant et doit, pour ça, commander un club

« Il m'a toujours semblé, aussi, que sur le plan de la structure, il fallait y avoir une bonne sortie de scène, même pour les scènes les plus banales. »

sandwich « sans poulet, sans tomates et sans salade »? C'est le genre de choses que j'adore : ça n'a l'air de rien, c'est drôle, et ça parle beaucoup en même temps. Dans un film, je suis très conscient de la structure, et je voulais installer, dans la première moitié de **L'Audition**, un fond de désinvolture qui permettrait aux personnages de vivre autrement que par l'histoire seulement, ce qui finit par se produire à la seconde moitié. Et puis, ces fantaisies donnent aussi matière à jeu. J'aime voir un acteur se payer un monologue comme ça, avec cet humour très sec et absurde. Ça me plaisait. Dans ce film, Alexis Martin incarne pour moi une sorte de philosophe de la rue, très brillant et complètement névrosé, capable de parler une demi-heure sur n'importe quel sujet, mais également très instable.

On pense aussi à **Pulp Fiction**... S'agit-il de références délibérées?

Pas délibérées, mais il est certain qu'on prend conscience ensuite des choses qui nous influencent. Il y a des scènes dans **Pulp Fiction** qui, forcément, nous paraissent très amusantes à jouer... Ce n'est qu'après que je m'en aperçois, de même que sur le plan du cadre, je dois être un peu spielbergien par moments, parce que j'aime les cadres assez centrés, j'ai mes *push-in*... Mais je ne m'en aperçois qu'ensuite, une fois le film terminé.

On va souvent aux toilettes dans le film...

Ben oui! C'est complètement involontaire. Il faudrait peut-être que je me fasse psychanalyser...

Généralement les personnages ont une présence physique très forte, on sent aussi qu'ils éprouvent



Suzanne Clément, Julie McClemons...



... Marie-France Lambert et Denis Bernard dans **L'Audition** – PHOTOS : VÉRO BONCOMPAGNI

plus de choses que ce qu'ils peuvent exprimer. La blonde de Louis, par exemple, est d'abord une observatrice.

Elle m'est venue comme ça. Elle est en réflexion tout au long du film parce qu'elle est enceinte et ne sait pas quoi faire. C'est comme ça qu'on l'« attrape », mais qui sait, elle n'aurait peut-être pas été plus extravertie si on l'avait attrapée à un autre moment de sa vie? Ce n'était pas une décision... (il réfléchit un moment) En fait, il n'y a aucune décision, j'ai juste essayé de laisser vivre les personnages et d'être le plus réaliste possible au niveau des dialogues et des situations.

On a aussi l'impression, très forte, que les scènes du film sont très composées, ménageant toujours un punch à la fin... Avant lequel le spectateur se trouve en état de tension et d'attente, à se demander ce qui se passe vraiment.

Lorsque j'écrivais ces scènes, je ne le savais pas non plus. La scène de l'accident, au milieu du film, fonctionne comme ça. Il m'a toujours semblé, aussi, que sur le plan de la structure, il fallait y avoir une bonne sortie de scène, même pour les scènes les plus banales. Une fois que la scène a dit ce qu'elle avait à dire, le mieux, c'est encore de passer à la suivante.

La plus grosse difficulté à l'écriture du scénario, était-ce de commencer des scènes sans savoir où elles allaient?

Non, c'était le plaisir, au contraire. Et t'es chanceux quand tout finit par « fitter ». Mais les personnages savent davantage où ils vont que toi. Et le mieux que tu puisses faire, c'est de t'écarter du chemin pour les laisser faire. Je crois que c'est pareil dans tous les arts. Laisser l'histoire prendre le dessus, comme, en tant qu'acteur, on laisse le personnage prendre le dessus. Ce que je comprends, ce que je veux écrire, n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant, d'après moi. Le plus intéressant, c'est ce que j'écris sans m'en rendre compte. C'est ce qu'explique le *coach* à propos de l'émotion : il faut que tu la laisses venir. C'est comme ça que j'essaie de jouer, et c'est comme ça que j'écris.

Votre formation d'acteur a dû être d'une aide précieuse.

Mon expérience d'acteur et mon expérience des plateaux aussi. On a eu beaucoup de plaisir au tournage,



Luc Picard et Alexis Martin, le « philosophe de la rue » de *L'Audition* – PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

on a souvent fini d'avance, je ne voulais pas... Je savais que si l'on commençait avec tant d'argent, il fallait faire certaines choses pour être réaliste dans les scènes que j'écrivais, donc ne pas écrire des scènes impossibles à tourner avec les moyens disponibles. Ça a beaucoup aidé.

Quel budget aviez-vous?

Quatre millions de dollars.

L'Audition semble ultimement soulever la question, à savoir : comment fait-on pour vivre, pour assumer ses choix, dans un monde qui paraît dépourvu de valeurs?

Et aussi : comment rester soi-même en vieillissant? Je suis chanceux, parce que mon métier me permet de garder mon âme d'enfant et de jouer. Mais comment fait-on quand on doit poser des gestes qui nous trahissent nous-mêmes? Quand Philippe dit à la fin dans son monologue « on est tous le pimp de quelqu'un », c'est qu'on est souvent son propre « pimp », on offre son cul au plus offrant... Louis a vendu le sien quand il était jeune parce qu'il n'avait pas le choix, mais à 40 ans, il tente de le reconquérir, enfin, de reconquérir son âme.

Et pour la suite?

Je devrais prendre cinq mois, prochainement, pour tenter d'écrire un autre scénario. Mais je vais essayer de ne pas pousser, de laisser venir les choses. ■

« Je suis chanceux, parce que mon métier me permet de garder mon âme d'enfant et de jouer. »

Film instinctif, choc viscéral

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

À en juger par sa scène d'ouverture (la récitation par un comédien, lors d'une audition, d'un monologue où un père, qui se sait condamné à disparaître, exhorte son jeune fils à conserver son « âme d'enfant », entendez son sens de l'émerveillement, tout au long de sa vie), **L'Audition** puiserait sa métaphore la plus porteuse dans la paternité. Et il est vrai qu'en ce sens, on ne sera pas déçu, en suivant l'histoire de Louis, qui voit sa vie, à 40 ans, totalement bouleversée lorsqu'il sent s'ouvrir les portes d'une possible carrière de comédien, au moment même où sa blonde, apprenant qu'elle est enceinte, se pose de sérieuses questions. C'est qu'au moment où nous faisons sa connaissance, Louis prête (littéralement) la force de ses poings à un emploi sinistre de « collecteur » : quelqu'un qui distribue des baffes (on suggère même assez clairement, avant de commencer, la torture qu'il infligera), en guise d'avertissements, à des gens qui ne remboursent pas leurs dettes.

Dans la peau de Louis, Luc Picard a la dégaine « eastwoodienne » de ces types qui, à force d'avoir tout vu, tout fait, éprouvent cet écœurement qui donne envie de jeter l'éponge. Contrairement aux véhicules « eastwoodiens » cependant, l'accent portera moins sur la nécessité d'accomplir une dernière tâche « sale » que sur la chance qui s'offre enfin de reconquérir son humanité. C'est un beau rôle, solide, fidèle aux meilleures performances de Picard; on dirait même qu'il s'est donné la part du lion dans ce film qu'il a réalisé et écrit, si son approche globale des personnages ne faisait pas bénéficier tout le monde d'une même inten-



Le « cogneur » à l'œuvre... — PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

sité généreuse, voire d'une truculence, égale à celle du rôle qu'il s'est donné.

Personnages bien typés, en corps à corps avec leurs dilemmes : une riche expérience transpire de ce film qui offre un petit démenti à cette « crise du scénario » dont on accuse (avec justesse pourtant) le cinéma québécois. Écrit avec plus d'intuition que de préméditation — comme le révèle notre entretien —, le scénario de Picard, à l'arrivée, a beau se resserrer autour de trois personnages (Louis, son *coach* de théâtre et sa copine), on a l'impression qu'il aurait pu, eusse-t-il disposé de plus de moyens et de temps, dessiner une fresque altmanienne dans la tradition de **Short Cuts** ou de **McCabe and Mrs Miller**. Même avec de brèves apparitions, les personnages secondaires (Philippe, le bras droit de Louis; un père séparé de sa fille, mais qui s'obstine à la voir en secret; une anglophone affairiste qui « confie » des jobs de bras à Louis) se révèlent aussitôt typés et secrets en même temps. Chacun arrive ici comme précédé d'une histoire, et Luc Picard semble prendre un malin plaisir à faire jurer leur apparence, la première impression qu'ils laissent, de l'intériorité qu'ils dévoilent, comme la copine

de Louis, très introspective, Philippe (Alexis Martin), à qui Luc Picard a réservé ses meilleures tirades. Pensons aussi au *coach* de Louis, qui est de toute évidence le porte-voix de ce que Luc Picard souhaitait exprimer sur les aléas de son métier de comédien professionnel, notamment sa vulnérabilité face au mépris des autres et l'usurpation d'une partie de son anonymat. Sur le plan humain, le film de Luc Picard est extrêmement habité de l'intérieur, tout comme ses comédiens « habitent » intensément leurs personnages : on s'agite sans cesse ici, on se salit en buvant du jus d'orange à même le goulot, on va aux toilettes, on se frappe, on mange, on boit, on s'engueule, on sursaute, on fait l'amour aussi avec l'abandon de ceux qui, dans leur étreinte, veulent se remettre du côté de la vie après avoir vu la mort en face.

De fait, s'il fallait désigner une parenté à **L'Audition**, celle-ci se trouverait sans doute du côté du cinéma américain de la fin des années 1960 et après. Il lui emprunte son goût des canevas à la fois larges et intimes, sa vision inquiète d'un monde sans repères moraux, son approche concrète des personnages, mais aussi son désir de donner à chacune de ses scènes une tension, un mouvement qui lui est propre. Aucun de ces films qui n'ait porté ses questions existentielles autrement que par la force instinctive de ses situations et de ses personnages; aucun de ces films qui n'ait été aussi une expérience physiquement frappante; aucun de ces films qui n'ait pu, comme le fait aussi **L'Audition**, mêler le lyrisme avec le plus trivial réalisme.



Faire l'amour avec l'abandon de ceux qui, dans leur étreinte, veulent se remettre du côté de la vie après avoir vu la mort en face – PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

Remarquez que nous n'essayons pas de dire que **L'Audition** est le « sauveur » tant attendu du cinéma québécois. Juste qu'il s'impose comme un film qui offre une expérience singulièrement complète, intense sans trop verser dans le chantage émotif, dans un mélange où le quotidien côtoie le mythe et la fable. Efficacité américaine, encore, dans ce qu'elle a de mieux : l'abstraction se mélange au concret sans difficulté, et le hasard, grand orchestrateur, peut autant imposer des accidents percutants, et injustes, pour parler naïvement, qu'intervenir sous la figure d'un ange exterminateur venant rappeler à Louis qu'il a, malgré sa volonté de rachat, encore bien des comptes à régler.

Au fil du film, évidemment, tout ne s'avérera peut-être pas égal ou également vraisemblable. Tout dépendra du spectateur, de sa capacité à admettre, également, ce mélange. Hors du réel banal, le mythe et la fable exigent au narrateur de payer, en

quelque sorte, son dû à un certain sens du tragique qui n'est pas toujours des plus surprenants. Mais c'est un moindre prix à payer pour ce sens du « contraste » que Luc Picard avoue priser : on ne peut pas téléporter quelqu'un de son milieu urbain et sordide pour le catapulte sur une scène sans faire appel à ces notions tragiques de destin et de sacrifice que le théâtre exulte depuis des siècles.

En entrevue, Luc Picard a bien exprimé que, selon lui, l'« important » n'était pas ce qu'il comprenait ou souhaitait exprimer consciemment, mais ce qu'il « laissait venir ». Cette écoute, cet abandon instinctifs ne sont-ils pas ce que **L'Audition**, comme film, peut demander de mieux à son public? Rassurons-le alors : il n'y aura pas, ici, de désagréables couleuvres à avaler. Film instinctif, **L'Audition** s'adresse aux tripes avec sincérité et intelligence. Et à la fin du voyage, on aura compris que la métaphore de la paternité qui semblait le

porter finit par s'élargir pour être une défense illustrée et éloquente de l'acte créateur au sens large. Acte créateur dont on sent passer la force ici, sans perte apparente, de l'écran, de son récit, de ses personnages, au public lui-même, que l'on imagine captivé et ravi : **L'Audition**, ce n'est pas si fréquent, se révèle, d'abord et avant tout, le film d'un excellent « communicateur ». ■

L'Audition

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Luc Picard
 Image : Pierre Jodoin
 Son : Dominique Chartrand
 Mus. : Daniel Bélanger
 Mont. : Gaétan Huot
 Prod. : Lorraine Richard et Luc Martineau – Cité Amérique
 Dist. : Christal Films
 Int. : Luc Picard, Alexis Martin, Suzanne Clément, Denis Bernard, Julie McClemens, Marie-France Lambert, Robert Lepage